

LITTÉRATURE  
QUÉBÉCOISELe livre parfait de  
Pascale Quiviger  
Page F 2

ESSAIS

L'art selon Malraux  
Page F 4

LE DEVOIR

CAHIER  
F

## LIVRES

La peau  
*des livres*

PHOTOS: NORMAND BLOUIN

Elle est la peau des livres. Une peau tannée, cousue, collée, puis estampée à leur nom. De vachette, de buffle ou de mouton, de chagrin ou de cuir raciné, rouge, verte ou marron. À travers elle, les livres respirent et vieillissent. Plus ou moins bien, plus ou moins mal, c'est selon. La reliure des livres est un métier d'art moins pratiqué qu'autrefois. Pourtant, elle jouit aujourd'hui, au Québec en particulier, d'un souffle nouveau, d'un regain d'énergie. Ses artisans, disséminés en quelques écoles et quelques ateliers, rivalisent d'ingéniosité pour donner aux livres le panache qu'on leur doit.

CAROLINE MONTPETIT

Depuis le 13 janvier, le centre Materia, de Québec, présente une exposition de livres d'artistes, exposition qui célèbre par ailleurs les 20 ans de la

Guilde canadienne des relieurs et des artistes du papier et du livre. On y trouve les livres-fantaisies, les livres-réflexions, les livres-poésie, de Jacques Fournier, d'Edward Hutchins ou de Monique Lallier.

À Montréal, sur les murs de l'atelier de reliure La Tranchefile, boulevard Saint-Laurent, on peut admirer les œuvres d'étudiants. Peau d'anguille noire, fendue en son milieu par une fermeture éclair qui s'ouvre sur le corps d'une femme en émoi, pour envelopper *Les Infortunes de la vertu*, du marquis de Sade. Peau de saumon naturelle pour orner la couverture de *La Cuisine retrouvée*,

de Marcel Proust.

La Tranchefile a ouvert ses portes en 1979, sous l'impulsion de sa fondatrice, Odette Drapeau. Trois propriétaires en partagent aujourd'hui la gestion, Odette Drapeau, Isabelle Chasse et Patrick Grimond. Outre les étudiants, qui y apprennent les rudiments de l'art, en amateurs ou en professionnels, les clients qui en franchissent la porte sont des bibliophiles, des collectionneurs, des entreprises privées ou des institutions publiques. Ce sont aussi, tout simplement, des amoureux des livres, ou d'un livre, qui ont décidé d'offrir à l'objet une jaquette soignée. Les demandes sont variées. Isabelle Chasse se souvient d'avoir reçu à relier un manuscrit du livre de bord et de marchandises du dernier voyage de Francis Drake. Plus

siieurs relieurs ont aussi en mémoire l'anecdote d'un nouveau propriétaire fortuné qui désire garnir ses bibliothèques de jolies reliures... vides. À La Tranche-

le, on fait de la restauration comme de la création.

Mais il faut dire, constate Isabelle Chasse, que la bibliophilie n'est pas une pratique ancrée dans la tradition québécoise. Et le Québec n'a honoré cet art ancestral que fort tardivement.

En fait, on s'entend pour dire que la monarchie française, qui a longtemps brimé l'imprimerie en Nouvelle-France, n'a rien fait pour que le métier de relieur s'épanouisse ici dans toute sa mesure. Car les métiers d'imprimeur et de relieur, voire de libraire, se sont confondus longtemps, de ce côté-ci de l'Atlantique. Et les premiers ouvrages qu'a publiés l'imprimeur Fleury Mesplets, à Montréal au XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient des livres de piété et des almanachs. Son imprimerie était installée près du Vieux-Marché, lieu qu'on appelle aujourd'hui la place Royale, dans le Vieux-Montréal. «La première fabrique de papier est inaugurée en 1807 et la première fonderie de caractères ne sera instaurée que beaucoup plus tard», écrit Jacqueline Hallé dans un article intitulé «La reliure au Québec». Ces imprimeurs-pionniers travaillent dans des conditions miséreuses. Ils doivent s'approvisionner en Angleterre.

Dans les vieux pays, alors, la reliure a déjà une longue histoire derrière elle. Une exposition sur la reliure, montée par La Tranchefile et qui orne les murs de l'atelier, fait remonter cet art au Moyen Âge. Dans les monastères, un ligotier, comme on appelle le moine chargé de la reliure, ornait les livres enluminés d'or, d'argent, d'ivoire, de pierres précieuses, de soie et de velours.

Il faut dire aussi qu'avec une démocratisation de l'éducation, la demande pour des livres bon marché, à la couverture cartonnée et collée, s'est accrue

VOIR PAGE F 2 : PEAU

## LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Le livre parfait?

Une sublime histoire d'amour à l'italienne de Pascale Quiviger

CHRISTIAN DESMEULES

Il n'y a que lui dans cette histoire sans personnages, lui avec ses chiens et sa mère, «un peu de vent, des milliers de tournesols, et le temps étrange dans lequel nous coulions tous, le temps de nos draps défaits, le temps de la vie vide de tout».

Récemment consacré par le prix du Gouverneur général 2004 dans la catégorie «roman», *Le Cercle parfait*, de Pascale Quiviger, se lit comme un poème et comme une révélation. Et puisqu'il n'est jamais trop tard pour bien lire, personne ne nous en voudra de souligner, après un concert d'éloges beaucoup trop intimes, les qualités exceptionnelles de ce premier roman. Voilà pour les remords.

En une phrase? Une jeune Québécoise échoue un jour en Italie, au bord d'un grand lac, où elle fait la rencontre d'un homme qui lui inspire une passion dévorante, totale, dans laquelle son existence se réduit jusqu'à devenir l'ombre de cet homme. C'est cela, le «cercle parfait». Le mystère sans nom d'un amour qui échappe à la raison, le lieu étroit d'une dépossession sans nuances. Entre ses arrivées intempestives et ses départs accablants, un aller-retour transatlantique, l'amant italien finit par incarner à lui seul le plaisir et la douleur, la perte tout autant que la rédemption: «Tu étais le canot de sauvetage me rejetant à la mer».

Une sorte de prologue intitulé «*L'exact moment de la soif*», exposition d'un thème qui sera par la suite repris, divisé, développé, amorcé ce magnifique roman. Une trentaine de pages incantatoires, d'une beauté à faire plier les genoux, mélange subtil de réflexion et de poésie où l'usage du «vous» vient souligner avec éloquence la dépersonnalisation qui est à l'œuvre dans cette passion qui emporte tout. «C'est malgré vous que vous tombez amoureux. Il faut savoir que, par la fenêtre ouverte, le châtaignier fleurit entre dans votre chambre et que l'eau, partout, a un goût de ci-

tron. Il faut surtout savoir que vous voyez entre les pétales écartés ce que vous n'aviez jamais vu: l'apparent désir des fleurs. Et que vous pressentez enfin en vous-même ce que vous n'aviez jamais pressenti: le pouvoir d'être un bouquet.»

Dans cette Italie qui lui échappera toujours malgré elle, bercée par la «*désinvolture des siècles*», entre les regards appuyés des voisins et sa solitude totale, Marianne la Québécoise sait qu'elle sera à jamais l'étrangère. Dans ce village rond comme une bille, fermé sur lui-même, à l'image parfaite de l'existence de Marco — avec son travail, sa mamma, ses amis et ses chiens —, elle prend la mesure de son désarroi. Une vie satisfaite («*la vie contente de Marco*»), c'est ce qui échappe précisément à la jeune narratrice, installée à l'auberge locale ou dans une petite maison qui appartient à son amant, prisonnière de son incapacité à se contenter de ce qui est, de ce désir sans fond d'être ailleurs.

Elle sait pourtant que le retour au réel est inévitable — tôt ou tard, elle devra reprendre possession d'elle-même. Cette échéance qui flotte à l'horizon de la passion amoureuse représente autant une menace qu'une promesse de déliyrance. Et avant de reprendre le cours vivant de sa vie, de l'autre côté de l'Atlantique, «*sans s'effacer complètement sous le gris de la ville*», elle accumule les images, les sensations, le plaisir. Elle boit l'Italie et s'imprègne de «*l'humanisme bleu de Giotto*».

Etrangère et simple passante parmi ces villageois immobiles, Marianne finit par comprendre que le mouvement est le propre de la vie. Aussi, en brisant finalement ce cercle parfait, elle réalise qu'elle vient sans doute de choisir la vie pour la première fois: «*Le bonheur demande de bouger avec la vie, il exige la rupture des cercles parfaits.*»

Déjà, avec *Ni sols ni ciels* (L'Instant même, 2001), un premier recueil de cinq «*histoires courtes pour apprendre à parler*» portées par une remar-



SOURCE L'INSTANT MÊME

Pascale Quiviger, Prix du Gouverneur général 2004 dans la catégorie «roman», pour *Le Cercle parfait*.

quable force d'écriture, Pascale Quiviger nous offre une délicate leçon sur la manière de voir et de vivre. Montréalaise née d'une mère québécoise et d'un père breton, éprise de philosophie, d'art visuel et de l'Italie, où elle s'est installée il y a quelques années, Pascale Quiviger dédie sans rire son roman à «*ceux qui parlent aux chiens*». A ceux qui savent comme eux, peut-être, avancer avec cet-

te confiance animale face à la vie, puisqu'il «*y aura à boire et il y aura à manger*».

LE CERCLE PARFAIT

Pascale Quiviger  
L'Instant même  
Québec, 2003, 180 pages

## Les enfants échoués

L'écriture est grave et réfléchie du début à la fin. Le roman, poignant, traite de la violence familiale. Une blessure difficile à guérir et qui ne se ferme que très lentement. Dans son troisième roman, *L'Or des fous*, Lise Blouin réussit à parler avec justesse de cette dure réalité en restant proche de l'imaginaire des enfants violents, mêlant secrets, petites inventions, attentes et souffrances, tentatives pour s'y soustraire avec les moyens qui sont les leurs.

Deux cent soixante-cinq pages bien tassées, une histoire racontée «*comme un ressort bandé dont personne n'aurait tenté d'enlever le mécanisme*». Une écriture précise, hachée, emportée. La souffrance rugueuse et muette de deux enfants battus mise en images fortes.



Suzanne Giguère

Les jours familiers d'orage

L'histoire commence avec la mort du père, homme silencieux et tourmenté à la fin de sa vie. La narratrice, âgée, ranime sa mémoire. Parfois son regard s'arrête sur la photo fixée au cadre du miroir où une petite fille danse à la corde. «*Ai-je pu être cette enfant légère?*» Aussi loin qu'elle peut remonter dans ses souvenirs, elle perçoit «*la rumeur d'une tempête continuelle planant sur la maison*»: les poings de son père, «*un homme dépourvu qui n'a appris qu'avec la rudesse*», sa mâchoire crispée, ses muscles bandés, ses explosions de colère. Les cris, les coups, le silence de la mère.

La petite se blottit contre son frère. Ses sanglots apaisés font place à des tremblements, puis à des coups de pieds ou de poings dirigés vers un ennemi imaginai-

re: «*J'thais, J'thais, J'thais.*» Elle jure de toujours hurler, de ne pas garder le silence comme son frère. À dix ans, sa tête est durcie par les coups, son regard, froid et droit comme une lame d'acier. «*Pourriez-vous trouver dans ce visage enfantin un endroit, une parcelle de peau, une simple cellule où déposer un baiser si petit soit-il?*»

Prisonniers de l'univers clos de la famille, le frère et la sœur bâissent de hautes murailles pour se protéger de cette violence au sein de leur famille, où «*l'été orange ne passe jamais*», où on marche «*sur un tapis de verre partout dans la maison*». Ils plongent dans un univers imaginaire élaboré à partir de leur collection d'or — en réalité de petits cristaux de pyrite de fer — qu'ils extraient d'une vieille mine désaffectée. Ils affublent chaque membre de la famille de noms curieux, véritable halo d'intimité contre l'adversité: Azurite, baptisée par son frère «*pour désigner chacune des prunelles jouées de ses yeux*», Ammonite (frère), du nom de certains fossiles de la lointaine ère secondaire, Plutonique (père) pour magma en fusion, lave de volcan impossible à arrêter, Serpentine (mère) parce que les enfants ne savent jamais s'ils peuvent compter sur elle ou s'ils doivent se méfier, Antigone et Chrysolite (sœurs), et enfin, «*le bébé c'est le bébé*».

Ils inventent un langage codé «*pour dire des choses pas disabiles, mais pas explicables non plus*». Par exemple, quand le père redouble de violence, ils disent «*grenu*» pour indiquer comment ils ont mal après les coups; ils crient «*aragone*» pour exprimer la douleur qui court sous leur peau.

Texte maillé serré

Azurite partage avec son frère une vie de dissimulation, de secrets, de complicité. Le grenier devient leur appartement privé. Après leurs expéditions dans la grotte — «*le lieu de l'enchantement*» —, ils alignent sur des poches de jute leurs pierres la-

vées, brossées, un véritable trésor. Le grenier commence à ressembler à un véritable musée.

Ammonite prend souvent des livres à la bibliothèque pour apprendre de nouveaux mots. Le grenier se peuple peu à peu de mots savants, compliqués. Azurite «*re-passe les mots nouveaux, les fait sauter sur sa langue, certains lui arrachent encore quelques rires joyeux*».

L'enfance se termine. Ammonite a quinze ans et le cœur en furie. Pour engourdir son cauchemar, il s'absorbe dans les études. Azurite, treize ans, abusée par son père, se mure dans un silence ravageur. Elle «*tend le cou en quête d'oxygène*». La seule évocation du mot «*amour*» «*lui remet une lourdeur au cœur. Elle n'a encore rien apprivoisé de l'amour*». Le père, enfant agressé lui-même, a semé autour de lui la détresse et la solitude.

«*Un grand livre commence longtemps avant le livre. Un livre est grand par la grandeur du désespoir dont il procède, par toute cette nuit qui pèse sur lui et le retient long-*

temps de naître», écrit Christian Bobin dans *Une petite robe de fête*. Aux dernières lignes du récit, la narratrice nous confie que cette histoire est née d'une profonde nécessité intérieure. «*Toutes les deux, l'une patiente, l'autre impétueuse, nous sommes parties dans une quête de réconciliation qu'il nous a fallu apprivoiser mot à mot.*»

L'écriture de fiction au féminin, comme une porte dérobée pour canaliser la puissante charge émotive d'une insoutenable douleur. *L'Or des fous* dit les meurtrissures de l'enfance maltraitée, murmure l'abandon et le manque d'amour. Un texte maillé serré et à la fois limpide, une œuvre bouleversante qui a remporté le prix Alfred-Desrochers 2004 décerné par l'Association des auteurs des Cantons-de-l'Est.

L'OR DES FOUS

Lise Blouin  
Triptyque  
Montréal, 2004, 265 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Viser la tête

LOUIS CORNELIER

Cela commence comme un roman policier. Guillaume Thivierge et son père Félix, un prêtre détroqué devenu petit entrepreneur en construction, s'affairent à réparer des toits de logements à Montréal. Par un puits de lumière, le fils aperçoit soudain une scène bouleversante: un homme tente de violer une femme. Par instinct, le fils fracasse la vitre avec son marteau et un éclat de verre tue net l'agresseur. La fille, elle, se sauve. Qui est-elle? Comment expliquer sa réaction? Guillaume, obsédé par le drame et le visage de la mystérieuse victime, fera enquête.

Entré en littérature en 1997 avec un roman au titre coup-de-poing, «*Où il est le petit Jésus, tabarnac?*», où il racontait les aventures d'un curé-ouvrier de campagne des années 1970, Yves Chevrier, dont l'itinéraire personnel ressemble en plusieurs points à celui de son personnage Félix, poursuit, avec *Viser la tête*, une série romanesque au contenu très original.

Thriller psycho-politique rédigé dans un esprit post-11 septembre 2001, ce quatrième roman d'une série de cinq met en question, en fait, nos rapports individuels avec la transcendance et leurs incidences sur nos engagements dans le monde en ce début de millénaire trouble. La fille que cherche Guillaume, il le découvrira, appartient à une secte. Les Judithéens, c'est leur nom, s'inspirent du livre de Judith, tiré de l'Ancien Testament, qui évoque la déroute de l'armée de Nabuchodonosor à la suite de l'intervention de l'héroïne hébraïque. Du monde bizarre, comme on dit. Or, pour arracher la fille à leur influence, Guillaume devra la fréquenter. Jeune adulte révolté de type altermondialiste et plutôt agnostique, le fils Thivierge prendra conscience, à leur contact, que ces gens-là, qu'il trouve illuminés, partagent avec lui une même volonté de s'engager radicalement pour changer le monde. Auraient-ils raison?

Le père, ex-curé devenu agnostique et vaguement désillusionné, s'inquiétera de plus en plus, avec

raison, de l'attitude de son fils. Ne lui ressemble-t-il pas, au fond? N'est-ce pas son ancien Dieu qui fascine son fils? Mais comment n'a-t-il pas su le prémunir contre une telle tentation qui, cette fois, prend un visage franchement douteux? Dépassée par une tournee des événements qu'elle n'a vraiment pas vu venir, Julie, la blonde de Guillaume, est, quant à elle, un peu jalouse et franchement désespérée. Joviale fonceuse imbuée d'un néolibéralisme chantant, la jeune fille ne pourra que laisser aller. Celui qu'elle aimait n'appartient plus au même monde qu'elle. Mais qui se trompe? Les inquiets, qui négocient avec l'air du temps, ou l'obsédé de la vérité, engagé dans une quête extrême et périlleuse?

Un univers riche

Yves Chevrier n'est pas un grand styliste, mais il possède l'art de raconter une histoire et d'installer un univers très riche en humanité. Les deux ramasseurs de scrap qu'il fait vivre dans les marges de ce roman

sont de magnifiques figures des grandes et petites de la condition humaine ordinaire. La jeune beauté néolibérale qu'il met en scène possède la fraîcheur de l'innocence et émeut. Son Guillaume le Conquérant donquichottesque dérange nos certitudes. Son Félix, enfin, personnage pivot de l'œuvre, catholique combattant recyclé en humaniste veilleur, reconforte sans rien imposer.

*Viseront ta tête*, au passage, traite de féminisme, d'impérialisme américain, de délires religieux, mais aussi, et surtout, de la fragile et indéfinissable quête de vérité au cœur de l'homme. Rendu méditatif par les événements, Félix Thivierge se souviendra soudain d'une phrase de Fernand Dumont: «*Si vous vous engagez, que ce soit avec tendresse.*» Ce roman, et c'est pour ça qu'il est beau, ne dit pas autre chose.

ILS VISERONT TA TÊTE

Yves Chevrier  
Éditions du Cram  
Montréal, 2004, 254 pages

## PEAU

Un lecteur averti voit toute la différence entre un livre bien relié et un livre de mauvaise qualité

SUITE DE LA PAGE F 1

«*Pour les ouvrages de moindre importance, une matière plus modeste est utilisée: la peau*», lit-on encore sur les tableaux de cette exposition. La fin du Moyen Âge voit naître l'imprimerie. Le format des livres rapetisse. Fin XVII<sup>e</sup> siècle, la reliure janséniste propose des livres sans aucun ornement, en maroquin, mais à la doubleur ornée et dorée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, une période faste, riche en reliure dite à dentelle et en almanachs royaux, précède l'ère révolutionnaire, plus sévère. Le XIX<sup>e</sup> siècle est porté par le perfectionnement technique, explique encore l'exposition.

Une anecdote, relatée dans le journal *L'Impartial*, de 1902, et repiquée sur Internet, fait sursauter: en 1813, Jacques Delille, grand traducteur des *Géorgiques*, de Virgile, décède. Son avocat, Edmond Leroy, qui assistait à l'embaumement, aurait obtenu de l'embaumeur deux morceaux de la peau du traducteur, avec lesquels il relia un exemplaire des *Géorgiques* traduit par Delille! C'est ce qu'on appelle avoir une œuvre dans la peau...

Le XX<sup>e</sup> siècle marque quant à lui la venue des concours et de l'innovation artistique.

Au Québec, ce n'est qu'au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle que Louis-Philippe Beaudoin ouvre un atelier de reliure et de formation, où l'on pratiquera à la fois la reliure et la dorure, la marbrure et l'enluminure. Une nouvelle école est formée, qui deviendra ensuite partie prenante de l'École des arts graphiques. Sui-vent la Pierre Ouvrier et Jacques Blanchet, puis les relieurs qui dirigent des écoles aujourd'hui, d'Odette Drapeau à Lise Dubois, en passant par Nicole Billard, Monique Lallier et Robert Jourdain.

Mais François Côté, président de la Confédération de la librairie ancienne du Québec, ne crie pas victoire pour autant. Si le nouveau marché existe, c'est en partie parce que des institutions, comme les bibliothèques publiques ou les commissions scolaires, ont fermé leurs départements de reliure, pour cause de compressions budgétaires, et qu'elles font faire leur reliure ailleurs.

Il faut dire aussi qu'avec une démotivation de l'éducation, la demande pour des livres bon marché, à la couverture cartonnée et collée, s'est accrue. Et les éditeurs sont parfois partagés entre le goût de publier de beaux livres bien reliés et l'idée qu'ils devront en envoyer une certaine quantité d'invendus au pilon pour destruction.

Pourtant, un lecteur averti voit toute la différence entre un livre bien relié et un livre de mauvaise qualité. Alors qu'une *Histoire de France*, datée de 1822 et imprimée sur papier chiffon, chante encore quand on la feuillette, des *Fables* de La Fontaine imprimées sur papier de bois et publiées en 1906 s'apprêtent déjà à tomber en poussière.

Au fond de l'atelier de La Tranchefile, là où l'on choisit les peaux de reliure, ce sont essentiellement des cuirs de vachette qui présentent leur robe. Mais l'atelier s'est aussi distingué par l'usage qu'il fait des peaux de poisson, de la plie, du saumon, de l'anguille, tannées en Gaspésie. La peau de porc, plus souple mais impossible à estamper, sert aussi parfois comme page de garde des livres.

«*Il faut faire avec ce qui est disponible*», note Isabelle Chasse.

La reliure donne et redonne vie aux livres. Souhaitons-leur maintenant d'être à la hauteur de leur peau.

Le Devoir

## Actes Sud et Le Rouergue fusionnent

Les Éditions Actes Sud et les Éditions du Rouergue ont annoncé leur fusion. Actes Sud est maintenant propriétaire de la totalité du Rouergue. Ce dernier devient donc à 100 % une filiale d'Actes Sud, dont l'ancien directeur, Danielle Dastugue, conserve le contrôle au quotidien. Les Éditions du Rouergue employaient 15 personnes et réalisaient un chiffre d'affaires net de 2,5 millions d'euros, soit près de quatre millions de dollars canadiens.

Créées en 1984, les Éditions du Rouergue comptent quelque 200 titres à leur catalogue: beaux

livres, publications pratiques, une collection littéraire, «*La Brune*», et un secteur pour enfants.

En 2000, approchant de l'âge de la retraite, Danielle Dastugue avait déjà cédé 20 % de son capital des Éditions du Rouergue à Actes Sud. «*La fusion s'inscrit dans la continuité de ce premier rapprochement*», explique-t-elle aujourd'hui. Les deux équipes commerciales travaillaient déjà de concert. Dès la prochaine rentrée, plusieurs titres des Éditions du Rouergue passeront sous étiquette Actes Sud, notamment au sein de la collection de poche «*Babel*».

Danielle Dastugue affirme croire «*aux rapprochements qui permettent l'addition des compétences et des énergies. Mais je pense que ces rapprochements ne peuvent être efficaces qu'avec un adossement à un éditeur indépendant de taille nettement plus importante. Cela offre à l'ensemble l'occasion de mettre en place une autre façon de travailler. Nous pouvons ainsi proposer à nos auteurs et à nos équipes des perspectives plus larges.*»

Poursuite contre  
La Martinière-Le Seuil  
Les Éditions Liana Levi pour-

suivent à leur tour le géant La Martinière-Le Seuil pour réparations de préjudices liés aux dysfonctionnements du réseau de distribution de l'ensemble, Volumen. Selon Liana Levi, non seulement Volumen n'est pas encore en état de marche, mais le groupe La Martinière-Le Seuil a rendu inaccessible les comptes de janvier.

Plusieurs éditeurs, dont Christian Bourgois, José Corti et Minuit, ont déjà fait savoir qu'ils engageraient un recours judiciaire pour des raisons semblables.

Le Monde et Le Devoir

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

## La Beat Generation enfin définie

MICHEL LAPIERRE

Vers 1960, dans une fête, un critique littéraire, qui passe plus ou moins pour un intellectuel de gauche, prend le poète Allen Ginsberg à part et lui dit: «Tu es un type bien. Si seulement tu te débarrassais de tes petits copains Kerouac et Burroughs, tu pourrais réussir une carrière d'écrivain à New York.» Ginsberg l'envoie paître. À l'heure actuelle, peu de gens savent exactement ce qu'était la beat generation, courant littéraire très éclecétique et très vague, mais ce critique, Norman Podhoretz, savait presque dès le début ce qu'elle n'était sûrement pas: la voie royale de la réussite américaine.

Aujourd'hui, Podhoretz, l'un des chefs de file du néoconservatisme états-unien, compte parmi les plus ardents défenseurs de la doctrine de la guerre préventive formulée par George W. Bush. Le principal détracteur des écrivains de la Beat Generation les définit indirectement en personnifiant leur parfait contraire. On comprend plus que jamais pourquoi Podhoretz considère depuis longtemps Kerouac, Burroughs et Ginsberg comme les grands responsables du cancer moral de la contre-culture qui, selon les néoconservateurs, aurait rongé l'Amérique entre 1960 et 1980.

En nous présentant seize écrivains de la Beat Generation dans une excellente anthologie, le Français Gérard-Georges Lemaire nous montre, sans s'en apercevoir, que Podhoretz n'a pas perdu son temps en condamnant Kerouac, Burroughs et Ginsberg. Si négatif soit-il, le jugement émis par le néoconservateur confirme l'importance historique sans précédent de la Beat Generation. Il donne aussi une bonne idée de la cohérence qui, en réalité, caractérise ce courant littéraire. Souvent méconnus, les nombreux textes que Lemaire a choisis paraissent très disparates,



SOURCE RADIO-CANADA

Jack Kerouac lors de son célèbre passage à l'émission *Le Sel de la Semaine*, à Radio-Canada, en 1967.

mais Podhoretz y décèlerait, non sans raison, une confondante unité.

En 1958, dans *Esquire*, Kerouac associait la Beat Generation à la «vision d'une génération de bohèmes illuminés et fous». Cette vision quasi surnaturelle, John Clellon Holmes, Allen Ginsberg et lui-même l'avaient eue à la fin des années quarante, précisait-il. Comme le souligne Lemaire, Kerouac donnait du courant littéraire une interprétation mystique que ne confirment pas nécessairement les œuvres de figures agnostiques, tels William S. Burroughs et Lawrence Ferlinghetti.

Même si elles sont réelles, les divergences philosophiques entre Kerouac et ces autres membres de la Beat Generation importent peu

aux yeux de Podhoretz. Pour ce dernier, les «anges vagabonds» de Kerouac dégagent le même parfum mystique que celui que Burroughs décrit avec complaisance dans *Havre des saints*: «odeur de muqueuse rectale, de sperme, de sueur, de hachisch et d'opium». L'opinion de Podhoretz est superficielle, sensationnaliste et exagérée, mais elle renferme une part de vérité qu'on ne peut négliger.

## Un universalisme pacifique

Il n'y a pas de cloisons idéologiques étanches et permanentes qui séparent les membres de la Beat Generation. Comme en témoignent les pages choisies par Lemaire, c'est Kerouac le mystique qui paraît manquer de foi en l'éternité lorsque, dans *Le Livre des rêves*, il évoque «un Monde Achevé» auquel il tente «de conférer un sens mortel d'identité». Inversement, c'est Burroughs l'agnostique qui semble illuminé lorsque, dans ses *Essais*, il écrit: «Serait-ce trop demander à cette espèce de poissons mis sur le sable — la race humaine — de considérer l'impossible, pour le bien de l'évolution?»

Si Podhoretz dépeint la Beat Generation en insistant sur des aspects secondaires, comme le vagabondage, la toxicomanie et la promiscuité sexuelle, c'est que les néoconservateurs qu'il représente refusent de reconnaître l'essentiel. Ils ne veulent pas comprendre que l'Amérique hantait Kerouac et ses

amis plus qu'elle ne les hante eux-mêmes. Le chauvinisme guerrier des néoconservateurs fait piètre figure devant l'universalisme américain pacifique qui, mieux que tout le reste, donne à la Beat Generation une cohérence et une signification.

«L'idée me vient que je suis l'Amérique», avait Ginsberg en se montrant encore plus subjectif que ne l'avaient été Walt Whitman et Thomas Wolfe. Cette intériorisation radicale de l'Amérique permettait à la Beat Generation de rêver d'un continent sans propriétaires et sans frontières. Il s'agissait de rajeunir et d'universaliser les vieux thèmes américains d'un monde inédit et d'une terre de liberté, idéaux que la ploutocratie conservatrice états-unienne avait depuis longtemps réduits et affadés.

Dans une élégie dédiée en 1969 à la mémoire de Kerouac, Gregory Corso définissait la Beat Generation par l'esprit de la découverte. «C'était moins notre découverte de l'Amérique que l'Amérique découvrant sa voix en nous», expliquait-il. En niant d'une manière absolue l'esprit de la découverte, l'Amérique muette et routinière de Bush rend maintenant, malgré elle, l'esprit de la Beat Generation parfaitement intelligible.

**BEAT GENERATION:  
UNE ANTHOLOGIE**  
Gérard-Georges Lemaire  
Al Dante  
Romainville, 2004, 382 pages

POÉSIE

## Répondre à la démesure du monde

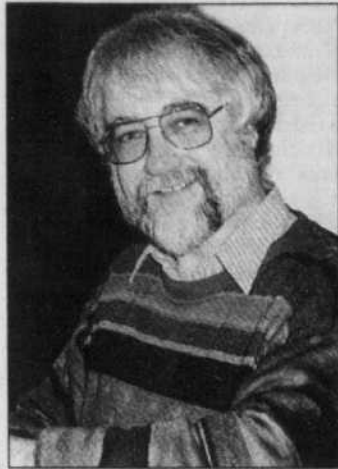
DAVID CANTIN

André Brochu a reçu le prix littéraire du Gouverneur général 2004 pour *Les Jours à vif*. Après *L'Inconcevable* (Trois, 1998) et *Je t'aime, je t'écris* (Québec/Amérique, 2000), ce recueil surprend à bien des égards. Lorsqu'on le compare aux livres des autres finalistes, il dévoile un étrange lyrisme qui finit par convaincre même s'il n'est pas toujours facile à apprécier. Plutôt que de suivre un ton ou une ligne directrice, cette langue instable s'éloigne d'une quelconque uniformité intrinsèque. On retrouve des poèmes brefs, des proses ainsi que de longues suites qui s'enchaînent telles de nombreuses variations sur l'existence au quotidien.

Dès les premières pages, ce livre inaugure une rythmique nerveuse et incertaine. On entre ainsi dans un monde où la tendresse cohabite avec l'ironie la plus féroce, où l'érotisme côtoie une peur toujours fugitive. Dans *Les Jours à vif*, André Brochu penche du côté obscur des choses afin de sortir indemne d'une vie qu'il résume à travers les gestes les plus simples. Il revient ici sur des souvenirs qu'il porte tel un fardeau. Entre le désir de l'autre et l'absurdité d'une époque, le poème résume une forme d'abandon par rapport au temps qui s'achève: «Je tourne sur moi dans mon cercueil / comme un fou canard à la broche. / Que ne suis-je douce fumée / de cendre à moitié envolée / et balancée entre les airs, / figure arithmétique / sans poids ni rêve, / juste un sourire des lignes? / C'est fou, la mort au plancher, / dans la réclusion qui ronge. / Je voudrais me répandre au vent / du large, me hisser / plus haut que moi, / là où l'on imagine Dieu / anéanti d'apesanteur.» Un tel extrait montre à quel point ces «états du moi» parlent avec justesse d'une remise en question presque constante. De plus, cette parole se rattache foncièrement à une certaine tradition poétique (de Hugo à Valéry) qui n'a rien de vieillot ou de désuet. Curieusement, Brochu arrive mieux que jamais à défendre une voix aussi riche que complexe. D'une drôle de façon, *Les Jours à vif* montre à son meilleur un poète québécois à l'écart des modes et des chapelles littéraires.

## La voix de Thibodeau

Après avoir écrit de longues fresques éblouissantes sur l'errance et l'exil, Serge Patrice Thibodeau semble revenir à une parole beaucoup plus serrée dans *Que repose*. De 2001 à 2003, de Montréal à la Pologne, ces poèmes inaugurent un nouveau cycle dans l'œuvre singulière de



SOURCE EDITIONS XYZ

André Brochu

l'Acadien. Au fil des onze sections du recueil, une voix progresse lentement dans la solitude des lieux. Ce carnet de voyage passe au crible les rencontres, les villes, la mélancolie et la quiétude dans un ton des plus elliptiques. Une voix s'élève devant l'insolente beauté qui rayonne de toute part. Des endroits inconnus évoquent l'enfance à Rivière-Verte, la dépossession ou encore l'absence la plus douloureuse. Bien que cette parole au bord du chuchotement se situe à l'opposé de livres tels *Le Cycle de Prague* (Editions d'Acadie, 1992) et *Le Quatuor de l'errance* (l'Hexagone, 1995), on reconnaît ici une justesse dans l'évocation de ce corps au repos: «Un seul geste / une seule genèse / ne faut-il pas apprendre à lire / écrire / est si maladroit / n'existe que le geste / échoué / un soir de grands vents.»

Avec un certain recul, l'œuvre de Thibodeau gagne dans cette économie de mots et d'images. Loin d'un lyrisme nerveux qu'il maîtrise avec audace dans d'autres recueils, *Que repose* s'attache à un émerveillement instinctif qui n'a rien de caricatural. On sent dans ce vers court une véritable tension poétique capable de surprendre et de relancer la phrase. Par ailleurs, cette quête métaphysique ne se replie jamais sur elle-même avec complaisance. Encore une fois, Serge Patrice Thibodeau met à l'épreuve une démarche des plus exigeantes.

## LES JOURS À VIF

André Brochu  
Trois, collection «Opale»  
Laval, 2004, 114 pages

## QUE REPOSE

Serge Patrice Thibodeau  
Editions Perce-Neige,  
collection «Poésie»  
Moncton, 2004, 115 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

William Burroughs en 1989.

## HUMANITAS

MAURICE JONCAS  
Cantilènes  
et  
Chants de mer



## CANTILÈNES ET CHANTS DE MER

Maurice Joncas

Ces poèmes épousent le temps, ont couleur de tendresse, parfois de chagrin, et sentent bon le varech, la mer, le sable. Mais ils ont surtout l'air d'un bien beau pays, la Gaspésie. Ils se veulent des semences de silence...

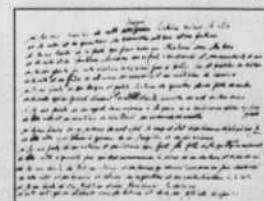
Les poèmes sont accompagnés de 7 illustrations en couleurs.  
Poèmes, 168 pages, 24,00 \$

## LES FILMS D'AURÉLIE

Maurice Elia

Les films d'Aurélie, ce sont tous des hommes. À tous ceux qui ont partagé son lit, elle a donné des noms de films qu'elle a inscrits sur des fiches et qu'elle a classés alphabétiquement. À 33 ans, Aurélie ne s'est pas encore remise de la mort accidentelle de son père, critique de cinéma à Montréal. Certains noient leur chagrin dans l'alcool, Aurélie a choisi de se doper au sexe.

Roman, 224 pages, 21,95 \$



Marie Flore Domond  
Écrivain en résidence

Douze entretiens avec  
Saint-John Kauss  
(Marie-Quinlan)  
HUMANITAS

## ÉCRIVAIN EN RÉSIDENCE

Marie Flore Domond

Ce livre vient combler un vide pour les lecteurs en les faisant traverser les dimensions intimes et exotiques du monde d'un poète et d'un scientifique élu. Le mysticisme de St-John Kauss, un des rares intellectuels haïtiens vivant au Québec qui témoignent ouvertement de leurs initiations dans l'univers parallèle d'Haïti, est synchrétique et englobe le shamanisme haïtien et l'hérmetisme judéo-chrétien.

Douze entretiens avec St-John Kauss,  
152 pages, 22,00 \$

990 Picard, Longueuil (Brossard), Québec, Canada J4W 1S5  
Téléphone/Télécopieur: (450) 466-9737 • humanitas@cyberglobe.net

## L'AGENDA

L'horaire télé, le guide de vos soirées

Gratuit dans le samedi  
LE DEVOIR

IN MEMORIAM  
Louis J. Robichaud  
1925-2005

Leméac tient à offrir toutes ses condoléances à la famille et aux proches de Louis J. Robichaud, ainsi qu'à tous les Acadiens et Acadiennes qui viennent de perdre, en ce début d'année, l'homme qui a façonné hier le Nouveau-Brunswick d'aujourd'hui.

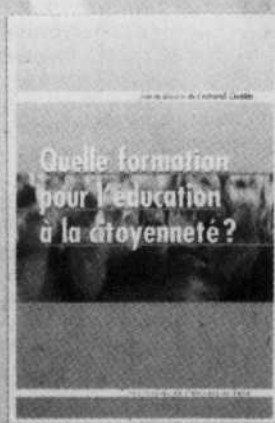
Visionnaire, authentique, celui qui a réalisé le programme *Chances égales pour tous* a su mener à bien un réel projet de société qui a servi de modèle à bien d'autres au Canada. Espérons que sa profonde intégrité inspirera tout autant les générations à venir.

LEMÉAC ÉDITEUR

Sous la direction de

## Fernand Ouellet

## Quelle formation pour l'éducation à la citoyenneté?



«... préparer les jeunes à participer à la vie et à la délibération démocratiques dans une société marquée par le pluralisme culturel et religieux constitue une finalité essentielle de l'éducation à la citoyenneté.»

ISBN 2-7637-8091-1  
262 pages • 28 \$

À paraître ce printemps également sous la direction de Fernand Ouellet

Quelle formation pour l'éducation à la religion?



Les Éditions PUL-IQRC

Tel. (418) 636-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 636-3305  
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

# « La culture est l'héritage de la qualité du monde »

## La Pléiade publie les Écrits sur l'art de Malraux

PIERRE VADEBONCEUR

Ce titre est une phrase de Malraux, tirée de ses *Écrits sur l'art*, réunis en deux volumes de La Pléiade.

Mais disposons tout de suite des dimensions physiques de cet ouvrage. Deux volumes donc, un total d'environ 3400 pages, y compris deux introductions, des fragments, des articles, des allocutions, 1200 illustrations, ainsi que des notes et variantes couvrant plusieurs centaines de pages de texte serré.

Un monument donc. Une somme, mais animée partout par le souffle créateur à quoi l'on reconnaît toujours Malraux. Rien d'intermédiaire. Ce n'est pas une histoire académique de l'art, mais le contraire effectivement. Le tout servi par les hautes exigences coutumières de Gallimard dans La Pléiade.

On le sait de reste, Malraux, dans tout ce qu'il traite, prend appui sur les quatre points cardinaux de la réalité et, dans ce champ immense, il multiplie les rapports qu'il y crée.

C'est certes le cas ici et plus que jamais. Des pions peuvent y chercher des faiblesses, des inexactitudes, voire les prouver. Jean-Yves Tadié, qui signe l'introduction du premier volume et dont la rigueur était déjà connue notamment par sa grande biographie de Proust, répond simplement : « On a trop monté en épingle quelques erreurs ponctuelles. »

Souvent le texte, sur des dizaines et des dizaines de pages, est difficile à suivre, vu ses innom-

brables références à autant d'artistes et d'œuvres trop souvent peu connues du lecteur. On s'y perd. On ne reprend pas pied aisément. Mais tout à coup la perspective s'éclaircit et c'est là que Malraux, sur deux ou trois faits d'envergure, frappe des formules aussi saisissantes que la pensée qu'elles traduisent. Tout Malraux est dans ces vastes déploiements de faits, puis dans leur concentration soudaine dans quelque sentence-choc qui dit tout.

Par exemple, à propos de Goya. Celui-ci, devenu sourd, se retire du monde et alors il change radicalement. « Un des charmants artistes du XVIII<sup>e</sup> siècle vient de mourir, écrit Malraux. Pour que son génie lui apparaisse, il faut qu'il ose cesser de pleurer. »

Goya devient dès lors « la voix la plus avide de l'absolu et la plus séparée de lui, que l'art ait connue. » « Ensuite commence la peinture moderne », conclut l'auteur, non sans hardiesse de pensée.

L'ouvrage est souvent parsemé de telles idées, nouvelles et audacieuses, soutenues par la splendeur de l'écriture. Exemple : « Le génie du vitrail finit quand le sourire commence », c'est-à-dire quand « l'humanité apparaît ».

Ou encore : « Rien ne donne une vie plus corrosive à l'idée de destin que les grands styles, dont l'évolution et les métamorphoses semblent les longues cicatrices du passage de la fatalité sur la terre. »

Sur la notion de l'art : « Le Moyen Âge ne concevait pas plus l'idée que nous exprimons par le mot art, que la Grèce ou l'Égypte,



André Malraux au début des années 1930.

qui n'avaient pas de mot pour l'exprimer. Pour que cette idée pût naître, il fallait que les œuvres fus-

sent séparées de leur fonction », en particulier religieuse. Les musées, qui ne remontent pas à plus de deux siècles, « ont imposé une relation toute nouvelle avec l'œuvre d'art », celle-ci délivrée en effet de la fonction.

### Une encyclopédie

On a l'impression de lire une encyclopédie des arts visuels, car Malraux embrasse le monde entier, l'histoire, la préhistoire, toutes les contrées, l'Europe, l'Inde, la Chine, la Grèce, Rome, l'Afrique, etc. Chemin faisant, des parallèles fulgurants créent pour ainsi dire à mesure la pensée de l'auteur, comme ici : « L'art antique n'avait jamais humanisé l'abstraction de ses représentations religieuses en l'individualisant. La Grèce va des figures abstraites aux figures idéalisées sans passer par les portraits; la chrétienté gothique, au contraire, ne connaît d'idéalisation que du particulier; entre les Minerves et les Junons, la Vierge la plus royale est une personne. »

Et puis, le texte de Malraux visite tous les recoins : l'art des fous, les esquisses, l'art primitif, les reproductions, les monnaies, l'art naïf. Il se réfère à l'histoire, à la philosophie, à la littérature, à la religion. On n'en finirait pas de citer.

Sur l'art moderne : « Il n'est pas une religion, mais il est une foi. Il n'est plus un sacré, mais il est la négation d'un monde impur. » « L'art est un anti-destin. » « Le domaine de l'assouvissement n'est pas un domaine de valeurs, mais de sensations. [...] Les arts d'assouvissement ne sont donc nullement des arts inférieurs; ils agissent en sens inverse des vrais, ils sont, si l'on peut dire, des anti-arts. »

Soit dit en passant, au Québec, dans les années 1940, principale-

ment grâce à Pellin et à Borduas, mais grâce à la vérité d'autres artistes aussi, on a appris sur l'art des choses essentielles. Que la représentation n'est pas la peinture. Que l'art est un absolu. Que, par sa seule naissance, tout grand art modifie ceux du passé. L'enseignement de Borduas, surtout, occupait l'extrême pointe de la pensée artistique et avait une valeur universelle.

Malraux, même agnostique comme il l'est, se rattache au sacré. Il s'en approche à tout moment dans son expérience de l'art. On s'en rendra compte en lisant ces *Écrits sur l'art*. « Ce qui est en train de disparaître du monde occidental, c'est l'absolu. » Il est évident que, grâce à sa connaissance intime et dynamique des œuvres, il s'oppose, de toute sa conscience, comme il peut, à cette déperdition.

Ces *Écrits sur l'art* sont un grand livre.

### ÉCRITS SUR L'ART

André Malraux  
Sous la direction d'Henri Godard  
Tomes I et II  
Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »  
Paris, 2004, 1774 et 1590 pages

À lire aussi :

### ANDRÉ MALRAUX ET LA TENTATION DE L'INDE

Études, textes et documents réunis par Jean-Claude Perrier  
Gallimard  
Paris, 2004, 264 pages

### LA CHRONIQUE

## Le porte-jarretelles de Kant

Vrai dire, un curieux livre que ce *Mademoiselle Stark*, troisième roman d'un auteur qui pratique volontiers la satire et qui est aussi connu dans son pays pour être un dramaturge (on lui connaît en français une seule pièce de théâtre, parue en 1990, *Grand-père et le demi-frère*).

Curieux livre, car le monde dans lequel Hürlimann nous entraîne semble quasi remonter au Moyen Âge, alors que nous sommes quelque part dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, probablement autour des années 60, 70 ou 80. En effet, dans ce couvent dominé par la figure de l'oncle Jacobus Katz, savant bibliothécaire qui reçoit les savants du monde entier venus admirer la magnifique collection de livres qui vont d'Aristote à Zwingli et qui présente invariablement de la façon suivante : « Au commencement était le verbe [...], ensuite vint la bibliothèque et, en troisième et dernier lieu seulement, nous les hommes et les choses », le Malin s'est infiltré dans la personne du neveu, commis aux pantouffes de feutre qu'il doit enlever à chacune des visiteuses pour ne pas égratigner le parquet de marbre qui recouvre le sol. Ajoutez-y la figure de mademoiselle Stark, gouvernante des lieux qui s'occupe de tout ce qui est domestique, mais qui a aussi un œil sur la vie spirituelle du neveu qu'elle surveille de près, puis ces assistants bibliothécaires qui remplissent les fiches de catalogues sans jamais en venir à bout, compliquant de plus en plus le système de classement qui, invariablement, finit par être remplacé par un autre; enfin, toutes ces jeunes filles vaporeuses qui s'extasient, pantouffes aux pieds, devant les œuvres qui tapissent les murs, et vous avez là matière à une œuvre aussi baroque qu'intemporelle.

Il est vrai que le baroque suisse n'égale pas celui de l'Italie et que, dominé par la raison kantienne et l'exactitude des promenades de celui sur qui toutes les horloges de la ville alignaient leurs aiguilles, il est plutôt austère, pour ne pas dire ennuyeux... Sans aller jusqu'à cet ennui, le roman de Hürlimann secrète une lenteur mesurée, ponctuée par quelques saillies humoristiques et une ironie sans doute plus perceptible aux Suisses qu'à nous-mêmes.

### Le secret des Katz

La trame de fond repose sur le secret des Katz... Oh! pas un bien grand secret, mais tout de même une accointance familiale avec la lingerie féminine que le grand-père fabriquait du temps des « belles étoffes », avant que la guerre (et le changement de mœurs) ne vienne fermer l'usine et obliger la famille à l'exil. Il en est resté quelque chose en la personne du neveu, comme si ce refoulé familial représentait l'origine elle-même, celle que tous ont ensuite honorée, y compris l'oncle

Jacobus. Et le nez prend ici une importance primordiale! Accroupi comme il l'est à longueur de journée aux pieds de ces dames, seul cet organe peut lui ouvrir les arcanes du mystère féminin et lui faire subodorer les délices d'un paradis auquel il n'est pas destiné... « J'éprouvais un plaisir du diable à approcher l'organe subtil le plus près possible du genou légèrement fléchi et à inhaler, les narines dilatées, ce que répandaient sur moi des enseignantes allemandes [...] tantôt une odeur épicée de saucisse grillée, tantôt une fragrance de cannelle évaporant Noël, parfois des effluves de crème Nivea, de poisson et de lointains in-

connus, ardemment désirés. Quelle vie! Sur mon tas de pantouffes je volais de nuage odorant en nuage odorant, de jupe en jupe, la suivante s'il vous plaît, la suivante, la suivante! D'où le drame de conscience entre le « main flaireur », de plus en plus effronté à mesure qu'il explore les dessous féminins, du nez d'abord, puis, bientôt, de l'œil grâce à un petit miroir glissé au creux de la paume, et sa variante deux qui lui vient du futur, c'est-à-dire ce « pupille enfroqué, inexorable et sévère, docile et fanatique » qu'il deviendra forcément. La Stark est là pour le lui rappeler avec fermeté, quand son oncle, plutôt amusé, préfère lui raconter l'étymologie du *speculum* — miroir — tout comme, au moment de ses premières pollutions nocturnes, du *logoi spermatico*, où les mots, « spermés de raison », cherchent à agir et à se reproduire...

L'ambivalence de la Stark. Mais le plus étonnant reste la figure de la Stark, qui est d'une exquise ambivalence et qui, derrière ses allures de gendarme blindé, est peut-être celle qui comprend le mieux les émois du jeune neveu. C'est aussi elle qui va l'entraîner à découvrir la vie simple des montagnards et lui pardonner ses écarts. C'est encore sur elle que repose l'équilibre de l'oncle qui se serait, sinon, échoué depuis longtemps sur les récifs de l'alcool. En d'autres mots, elle est à la fois le garde-fou et le pont vers la vie. Sans être une œuvre majeure, ce roman se lit avec un certain plaisir et n'est pas sans humour, ne serait-ce qu'à considérer cette « queue katzienne » (katz, en allemand, ou chat) sur laquelle le neveu perd tout contrôle la nuit et qui remplit une à une les chaussettes tricotées par la Stark. Et puis, c'est écrit avec art, même si le style paraît un peu vieilli. C'est aussi que nous sommes dans l'univers des livres anciens...

### MADemoiselle STARK

Thomas Hürlimann  
Traduction de l'allemand (Suisse) par Colette Kowalski  
Le Seuil  
Paris, 2004, 199 pages

GUYLAIN MASSOUTRE

Du vide d'une absence, d'une séparation ou d'un décès, on peut faire un motif de lamentation ou de chagrin sans fin. Claude Pujade-Renaud, fidèle aux Anciens — son *Platon était malade* (Actes sud, 1999) était si joli —, voit les choses autrement. Ce vide, elle le conçoit comme le moteur d'un nouveau rapport à la conscience, au moi créateur.

On a pu dire de ce paradoxe, qu'on pense à Parménide, qu'il jetait un interdit sur la dualité et prônait l'immuable. Ces si « chers disparus », qui donnent le titre de l'ouvrage, mettent-ils à nu, venus des forces cosmiques, l'Amour qui unit ou la Haine qui dissocie? La félicité d'une âme souffre-t-elle sans broncher la défaillance de toute vie, cette nature impure qui, plutôt que la perfection de l'être, affirme la physicalité de la matière? Comment vivre ces pertes, une fois la peine surmontée?

Ces questions intéressent Pujade-Renaud. Si sensible au corps et à la danse, à la jeunesse, au monde méditerranéen encore chargé de ses symboles, la romancière réfléchit sur la vie. Qu'on note son élégance à passer sous silence son propre deuil, celui de l'écrivain Daniel Zimmermann. Elle préfère poser ses questions à cinq veuves d'écrivains.

Chers disparus raconte cinq vies de veuves, toutes méconnues, dont les illustres conjoints

### LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Des femmes discrètes

### Claude Pujade-Renaud s'intéresse aux épouses

se sont nommés Jules Michelet, Robert Louis Stevenson, Marcel Schwob, Louis Renard et Jack London. Cinq étonnantes personnalités à découvrir.

### Comment aimer

Inutile, lecteur, de rien savoir au préalable. Le recueil se lit comme cinq fictions. Sauf que la figure centrale de chacune émerge de l'histoire: chacune se détache de l'ombre d'un grand homme, tout éclaboussé des flashes de la célébrité.

Elles ont été des sources vives, des muses, des secrétaires mâtines ou coquines, ces héritières d'un destin. Leur talent privé, l'époux le confinait à un secret jaloux. Elles sont si innocentes, ces dames, qu'on pourrait les croire vertueuses, des modèles.

Mais Pujade-Renaud les sent plutôt provocantes, suffisamment opaques pour inspirer sans fin un écrivain. Quels corps aimés, quels visages changeants, une telle si complice, telle autre barbare au toucher! Leurs effluves éparées rendent les œuvres plus vraisemblables que la réalité elle-même.

Jamais, à ma connaissance, Pujade-Renaud n'a raté un portrait. Quand elle se penche sur un être, celui-ci se met à vivre, puis à s'échapper, tel le bonhomme en pain d'épices du conte, que le vent ne pouvait attraper. Elle ne leur ôte jamais ce qui la surprend; son pinceau de narratrice rend son émerveillement, né, bien sûr, au cours de sa recherche.

Parions, pour rendre justice à cet-

te belle plume, qu'elle a prêté un peu de sa vie à ces veuves, non pas joyeuses mais fidèles. Chacune consent ce qui les place, en contre-plongée, dans le sillage du regard public. Cependant, Claude Pujade-Renaud, elle, ne s'y dévoile pas, trop respectueuse des parcours uniques et de ce qui s'ajuste et puis demeure en connivence avec un écrivain.

### Comment vivre

Athénaïs appartenait à l'univers des chats et des oiseaux. Elle se refusa au très sensuel Michelet, qui l'adorait: il voyait en elle un prolongement plus parfait de lui-même. Elle lui voua un dévouement posthume qui combla sa virginité de cœur, par les quarante volumes qu'elle publia. N'étant pas tout à fait de notre monde, elle s'est dérobée, sans esquiver l'obligation d'entretenir la gloire. Cette vestale mettait son talent au service du génie de Michelet.

La femme de Tusitala, Fanny Stevenson, a quitté son mari et l'Amérique, avec ses enfants, pour peindre à Fontainebleau. Quand elle rencontre Stevenson, de dix ans son cadet, il l'emmène aux îles Samoa, où les habitants le surnommaient Tusitala. Après dix-huit ans de vie commune, voici la veuve légitimée de son œuvre. Et à toujours été si aérien, mozartien et malade; elle l'a protégé, soutenu, isolé du monde. On le lui a reproché. Mais quoi, son attention rend aujourd'hui disponibles toutes ses pages.

Pour ces femmes, l'écriture comptait plus que tout. Elles com-

prenaient cette activité accaparante, si dévoilante de l'intime. Pour Marg adorée — Marguerite Moreno en scène —, la femme de Schwob, celui-ci aurait vendu son âme. La mort emporta l'homme par morceaux. Pujade-Renaud lève des énigmes. De fil en aiguille, par le jeu des relations à même les documents, elle fait la connaissance de Marie Morneau, épouse, à dix-sept ans, de l'acide Jules Renard; elle sera veuve à quarante ans. Comme les autres, elle lit le moindre manuscrit. Mais elle fait des choix! Loin de prendre les papiers pour une Bible, elle fait de 54 cahiers... un autodafé. Toutes les aigreurs de l'écrivain se digèrent en fumée!

La dernière, Charmian Kittredge, épouse dudit Le Loup, Jack London, est la plus aventureuse. La tentation d'évoquer l'homme, et de lâcher le portrait de la femme, se fait alors très forte. Pujade-Renaud, au terme de ce relais, se fait plus transparente, derrière Charmian, figure de proue d'un navire chaotique et fougueux. La passion de la littérature l'emporte alors sur la mort: l'Amour ne consiste-t-il pas à soustraire du monde sensible les données éphémères de la fabrication et à sacrifier, finalement, les rouages du temps, pour en contempler le mouvement?

### CHERS DISPARUS

Claude Pujade-Renaud  
Actes Sud  
Paris, 2004, 324 pages

## Du côté des formats poche

JOHANNE JARRY

Après cette période consacrée de la consommation qui est devenu le temps des Fêtes, le lecteur exaspéré par le profit aveugle et le vide de sens qui sous-tend toutes ces activités commerciales appréciera le point de vue engagé de Raoul Vaneigem, anarchiste issu de la mouvance des situationnistes, qui affirme : « Apprendre à devenir humain est la seule radicalité. »

Auteur de nombreux essais, dont *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante* (Rivages/poche), Vaneigem constate froidement qu'un « système qui comprime l'être humain pour en extraire une once d'or ou d'argent ne peut que consacrer le triomphe de la mort. » À cogiter.

« Pourquoi n'y aurait-il plus d'êtres assez déterminés pour s'opposer par tous les moyens au système de cristallisation dans lequel l'époque puise sa force consensuelle? », demande Annie Le Brun dans *Du trop de réalité* (Folio), un essai où elle s'oppose à toute forme de normalisation. Il y a surabondance d'images, d'informations, dit-elle, si bien que ce trop de réalité nous empêche de discerner

ce qui disparaît dans ce fatras: la nécessité d'inventer sa vie pour la vivre vraiment. Style vigoureux et propos polémiques.

### Ailleurs

On aime s'y perdre, mais la distance étant ce qu'elle est, on plonge dans *L'invention de Paris* (Points), un essai où Eric Hazan entremêle avec naturel architecture, littérature et arts visuels, éléments qui entrent dans la composition de Paris. On poursuit cette exploration plus ouverte de l'espace urbain en compagnie de Pierre Sansot, l'auteur de l'essai *Poétique de la ville* (Petite bibliothèque Payot). Deux ouvrages parfaits pour qui entretient des liens privilégiés avec la ville.

La tradition littéraire est forte en Islande, soutenue par 290 000 Islandais qui ont emprunté (en 2003) 2 221 243 livres à leurs bibliothèques. Lecteurs, ils sont aussi créateurs. *Islande de glace et de feu* (Babel), publié à la suite de la Quinzaine islandaise en France, présente les nouveaux courants de la littérature islandaise, tous genres confondus. Extraits de pièces de théâtre et de romans, histoires pour enfants et

poésie, chaque texte est accompagné d'une présentation qui permet au lecteur de saisir le contexte de création.

### Littéraires

Un saut en Argentine avec *Conversations à Buenos Aires* (10/18), un livre qui réunit Borges et Sabato, fin 1974. Le journaliste Orlando Barone capte (de façon très inspirée) la voix des deux hommes, leur propose parfois des thèmes de discussion (la littérature au cinéma, la première manifestation artistique de l'homme sur la terre, le rêve). Engagé et attentif, l'un n'hésite jamais à narguer l'autre, en fait foi cet échange... Borges : « Cela fait soixante-quinze ans que je me suicide. J'ai en cela plus d'expérience que vous, Sabato. » Sabato, en souriant : « Avec fort peu d'efficacité, à ce que je vois. » Borges : « Oui, mais avec une grande vocation, réellement. »

Le *Dictionnaire du littéraire* (Quadrige picos poche PUF), sous la direction de Paul Aron, de Denis Saint-Jacques et d'Alain Viala, est un ouvrage de référence bien pensé, pratique pour qui s'intéresse de près au monde des lettres. Notons

que plusieurs professeurs d'ici ont rédigé des entrées.

### Classiques

La parution en format poche de *Malone meurt* et de *L'Innommable* (tous deux dans la collection « Minuits ») vient compléter la trilogie romanesque (dont le premier titre est *Molloy*) composée par Samuel Beckett. On ouvre *Malone meurt* et, dès les premières pages, on est entraîné par la voix, sa forme si particulière. « Cette fois je sais où je vais. Ce n'est plus la nuit de jadis, de naguère. C'est un jeu maintenant, je vais jouer. » On souhaite que cette parole jamais dupe de ce qu'elle avance soit lue, encore et encore.

On peut toujours ouvrir ce livre au hasard, tomber sur une phrase : « Vous êtes les arcs d'où, comme des flèches vivantes, vos enfants sont lancés. » L'image est plutôt juste, non? C'est Al-Mustafa qui le dit dans *Le Prophète* (Babel), de Khalil Gibran. On revisitera donc ce texte daté (1923), traduit en plusieurs langues, métaphorique et philosophique pour connaître le point de vue d'Al-Mustafa sur l'amour, la mort, le négoce, la liberté, etc.

## ESSAIS

Le mariage gai  
ou la subversion autrement

PAUL BENNETT

Le 5 juin dernier, le maire de Bègles, au sud de la France, Noël Mamère, mariait deux hommes, soulevant une véritable tempête dans les médias et le monde politique. Quelques mois plus tard, les tribunaux déclaraient ce mariage illégal et les autorités suspendaient le maire de ses fonctions pour un mois.

C'est à la chronique de ces événements et des débats qu'ils ont suscités que s'attarde le philosophe Didier Eribon dans *Sur cet instant fragile*. Avec un groupe d'intellectuels et de juristes, Eribon fut à l'origine d'un important mouvement de mobilisation en faveur du mariage gai en France.

Alors que la polémique sur le mariage gai risque de s'emballer ici à la lumière du jugement de la Cour suprême et du projet de loi à venir au Parlement, la lecture du livre d'Eribon permet, en dépit d'un contexte social et juridique différent, de réfléchir sur les principaux enjeux soulevés par cette révolution des mœurs.

Polémiste aguerri, Eribon est à la fois un militant et un intellectuel de premier plan, proche des Foucault, Derrida, Bourdieu et Barthes. Si le ton de ses «carnets» est résolument provocateur, l'argumentation en est constamment rigoureuse. Eribon part de sa propre expérience de l'homophobie pour appuyer son analyse théorique, ce qui donne à ce brûlot l'accent intime d'une confidence.

L'auteur tente de répondre à la fois à ceux qui voient le mariage gai comme une «menace contre la civilisation» et à ceux qui voient cette aspiration à la «normalité» comme une renonciation aux idéaux anticonformistes du mouvement homosexuel des années 70.

## Une vieille histoire

Aux premiers, qui accusent les homosexuels de vouloir «singer» les hétéros, Eribon rappelle qu'une grande majorité des gais et lesbiennes au XX<sup>e</sup> siècle ont vécu et continuent aujourd'hui de vivre dans le cadre du mariage, ne serait-ce que pour échapper aux comérages et au rejet de leur milieu.

Dans l'affaire Noël Mamère, les magistrats français ont condamné les mariages gais en s'appuyant sur ce qu'ils ont appelé dans leur jugement «la fonction traditionnelle du mariage, communément considéré comme constituant la fondation d'une famille». «Communément» par qui, demande Eribon? Ces magistrats «ne se sont-ils jamais aperçus que nombre de couples hétérosexuels se mariaient sans l'intention de fonder une famille, parce qu'ils ne souhaitaient pas avoir d'enfants? Et que l'on peut se marier même si on n'est plus en âge de procréer? Faudra-t-il désormais interdire le mariage aux femmes après la ménopause?», demande-t-il, pince-sans-rire.

Et même si l'on est personnellement opposé à l'institution du mariage comme à quelque chose de ridicule ou de dépassé, insiste-t-il, ce n'est pas une raison pour refuser ce droit à ceux qui en sont privés. «Comment

peut-on s'opposer publiquement à des droits que revendiquent un certain nombre de personnes pour qui ils sont urgents [quand un des deux partenaires est malade par exemple, ou quand le couple élève des enfants et que l'un des parents ne peut avoir aucun rapport légal avec ceux-ci] en invoquant simplement le fait qu'on trouve le mariage ridicule entre deux personnes du même sexe?»

«C'est un peu, poursuit-il, comme si l'on affirmait que les gays et les lesbiennes sont porteurs d'un gène de l'anti-conformisme, et qu'ils iraient à rebours de leur vraie nature en réclamant l'accès au droit commun. Le mariage des homosexuels serait ainsi contre nature en ce sens qu'il trahirait l'essence même de l'homosexualité, qui impliquerait de vivre dans la marginalité... Ce qui n'est qu'une nouvelle manière de les enfermer, comme autrefois, dans la catégorie des anormaux.»

## Droits et homophobie

Pour Eribon, s'opposer aux droits des gais et des lesbiennes n'est pas seulement discriminatoire, «c'est de l'homophobie», affirmation qui en fera sûrement sauter plus d'un mais qui s'inscrit chez lui dans une logique de gradation de l'agression homophobe. L'homophobie peut être sociale, culturelle, politique... ou juridique, nous dit-il. Elle peut prendre différents visages, allant «de simples regards chargés d'hostilité ou de simples mots charriant la haine» jusqu'au déni des droits: Eribon dénonce un «continuum» de violence contre les gais qui peut aller de la simple brimade jusqu'à la violence physique.

Par ailleurs, à ceux qui craignent que le droit au mariage pour les gais ne sonne le glas d'un mode de vie subversif, notamment en matière de liberté sexuelle, Eribon rappelle qu'«autre qu'on a aussi le droit d'être conformiste et d'aspirer à la normalité quand on est gay ou lesbienne», on peut juger que la subversion aujourd'hui n'est pas du côté que l'on croit, mais plutôt du côté de ceux qui revendiquent de nouveaux droits.

«Cette conquête des droits aujourd'hui, risque Eribon, semble avoir le même effet de bouleversement radical que la conquête de la liberté de choix sexuel dans les années 1970», puisqu'elle remet en cause «les structures les plus fondamentales de l'ordre social et sexuel, et les plus profondément ancrés dans les cerveaux des individus».

La lecture du livre de Didier Eribon met à mal quelques idées reçues. Avec son style incisif, l'auteur débusque les préjugés qui encombrent les discours ambiants et ramène heureusement le débat sur les questions de fond.

Le Devoir

## SUR CET INSTANT FRAGILE...

CARNETS, JANVIER-AOÛT 2004

Didier Eribon

Fayard

Paris, 2004, 264 pages

## Une langue royale

FRANCIS BOUCHER

«L'Angleterre, cette colonie française qui a mal tourné», a déjà déclaré le politicien français Georges Clémenceau. Peut-être voulait-il par cette boutade ramener à la mémoire de ses compatriotes qu'il fut un temps, outre-Manche, où le français était la langue officielle de la cour. Au même moment, en France, le latin continuait à se tailler la part du lion dans les documents officiels exprimant la volonté du monarque. Le médiéviste de l'Université de Montréal Serge Lusignan raconte avec force détails, dans *La Langue des rois au Moyen Âge: le français en France et en Angleterre*, cet épisode de l'histoire des deux pays qui, d'apparence purement philologique, se révèle au fil des pages également de nature politique.

Le passage au vernaculaire ne s'est pas fait sans heurts, encore moins du jour au lendemain. Pour preuve, pendant que la moitié de la France adopte le vernaculaire à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle, explique l'auteur, le pouvoir royal continue à utiliser le latin. Il en sera ainsi jusqu'en 1539, année de l'ordonnance de Villers-Cotterêts qui impose le français comme unique langue de l'adminis-

tration. Serge Lusignan explique ce passage au français par l'utilisation de plus en plus fréquente par les pouvoirs publics de chartes et de documents écrits, au détriment de l'oral, notamment lors de procès. «Il n'est sûrement pas accidentel, affirme l'historien, que cette période de transformation de la justice coïncide avec celle durant laquelle le français commença à être utilisé pour l'écriture des actes. Un nouveau besoin de comprendre le contenu des chartes a pu rendre impérieux le recours à la langue vernaculaire.» L'utilisation obligatoire du français vient de la sorte priver la caste des clercs de leur bien le plus précieux: la connaissance d'une langue, le latin, connue d'eux seuls ou presque.

En Angleterre, des raisons similaires bousillent le français hors de l'île. L'émergence du français en France et de l'anglais en Angleterre «se produisit [...] à des moments de fragilisation du pouvoir royal et à la faveur de l'intervention des rois qui se montraient soucieux de la promotion de la culture vernaculaire», écrit Lusignan. Langue du pouvoir par excellence, dotée d'une force d'attraction du fait de sa proximité avec le latin, idiome noble s'il en est un, la langue française ne

connaîtra son Waterloo qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle avec un statut datant de 1731.

Difficile de ne pas faire de parallèle avec la situation que nous connaissons ici-même au Québec. Le professeur ne se gêne d'ailleurs pas pour le faire, montrant comment une langue minoritaire peut s'imposer à la majorité, du seul fait de son prestige. Ne voyait-on d'ailleurs pas en Angleterre, nous apprend l'auteur, de multiples petites gens s'efforcer de «baragouiner le français afin de bien paraître»? D'une érudition qui risque d'en impressionner plus d'un, l'ouvrage plante un jalon supplémentaire dans la compréhension d'une époque trop souvent réduite à des clichés éculés.

## LA LANGUE DES ROIS

AU MOYEN ÂGE:

LE FRANÇAIS EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

Serge Lusignan

Presses universitaires de France

Paris, 2004, 296 pages

## Marcel Trudel, savant et conteur

À 87 ans, d'autres auraient choisi le repos du guerrier depuis longtemps. Pas Marcel Trudel, pour qui faire l'histoire du Québec, et particulièrement de sa période néofrançaise, fut et reste une passion plus qu'un travail. Bien sûr, la chasse aux documents inédits, pour celui qui fut un pionnier en la matière, est finie. Aussi, les articles regroupés dans ce deuxième tome de *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* appartiennent, pourrait-on croire, à la catégorie des fonds de tiroirs réjouissants et instructifs, rédigés par un savant qui, un coup libéré des contraintes du code universitaire, permet enfin au conteur en lui de s'exprimer librement. Le résultat est irrésistible.

Hélène Boullé, la très jeune épouse du célèbre Champlain, fut-elle vraiment cette convertie zélée qui, lors de son séjour à Québec, de 1620 à 1624, s'abîma dans la prière pour tuer son ennui et qui, en 1635, «ressentit une extrême douleur» lorsqu'elle apprit le décès de son mari qu'elle n'avait pas vu depuis 1632? La romancière Nicole Fyfe-Martel, dans *Hélène de Champlain*, ébranlant cette histoire édifiante. Trudel lui donne raison. Victime d'un mariage arrangé alors qu'elle a moins de 12 ans, la jeune Hélène, en 1613, fait une fugue pour protester contre ses parents et son mari. Elle ne cohabitera d'ailleurs avec ce dernier qu'environ 172 mois sur 300 mois d'état conjugal. Se souvenir-elle avec tristesse de l'adolescent qui l'avait aimée et dont on l'avait privée, ainsi que le raconte la romancière? Trudel, en tout cas, conclut au moins à «l'étrange vie conjugale» du couple.

## D'autres mythes

D'autres mythes, sous sa plume amusée, se défont. Jean Nicolle a-t-il vraiment découvert le Wisconsin en 1634, ainsi que le raconte l'histoire officielle? Son voyage, semble-t-il, aurait plutôt eu lieu quelques années auparavant, sous le parrainage des Kirke, et se serait terminé dans le lac Supérieur plutôt que dans le Michigan.

Peut-on croire, selon ce que raconte une autre légende, que la Conquête anglaise n'aurait laissé, pour tout le Canada, qu'un seul exemplaire de la grammaire française en état d'usage, précieusement gardé à l'externat des Ursulines de Trois-Rivières? Trudel, qui s'est toujours fait une gloire de démontrer que cette conquête n'avait pas eu tant de conséquences négatives sur la vie quotidienne en Nouvelle-France, affirme, documents de première main à l'appui, qu'il s'agit là d'un mythe: «Non, cessons de s'en raconter: les archives démontrent facilement qu'il n'y a pas eu disette de livres ni de manuels scolaires à l'époque de la Conquête.»

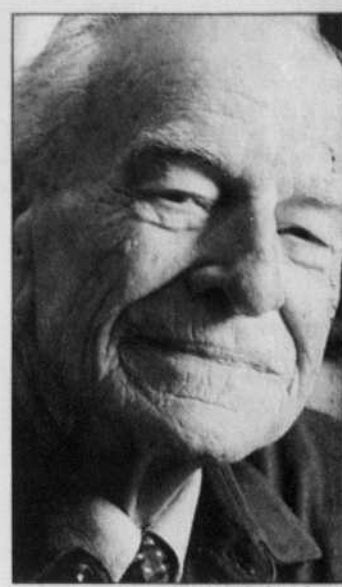
L'Eglise d'ici, cependant, a vécu un bouleversement à l'époque. Elle connaissait, écrit Trudel dans la même perspective, «la servitude d'un État catho-

lique». Elle allait désormais connaître celle d'un gouvernement protestant. Partiellement entretenue par ce gouvernement qui verse, entre autres, la pension annuelle de l'évêque, l'Église catholique du Canada subit les pressions du nouvel État qui lui dicte la marche à suivre et la maintient en état de fragilité en interdisant l'entrée du pays aux nouvelles communautés religieuses. Les conséquences de cette servitude ne seront toutefois pas, pour elle, que négatives. L'Église, par exemple, se canadienisera et deviendra une force politique. À partir de 1836, d'ailleurs, grâce à M<sup>re</sup> Lartigue et Bourget, elle connaîtra un solide renouveau. Avait-elle les coudees franches pendant les troubles de 1837-38? On sait bien que non, mais Trudel, cette fois-ci, n'en dira rien.

Parmi les textes les plus intéressants de ce recueil qui en contient quatorze, il faut aussi retenir celui qui trace un fascinant portrait du légendaire Chiniquy, auquel Trudel a déjà consacré deux ouvrages. «C'est peut-être, écrit l'historien, le personnage le plus extraordinaire de notre XIX<sup>e</sup> siècle canadien, son orateur le plus puissant, son auteur le plus abondant et aussi le plus lu à travers le monde.» Qui était-il? Un prêtre catholique que sa croisade contre les boissons alcooliques a rendu immensément populaire. Des mésaventures avec les femmes et son tempérament bouillant l'ont toutefois mené à un troublant parcours. Devenu ministre de l'Église presbytérienne du Canada en 1863, Chiniquy, qui avait durement critiqué les protestants, se maria et mena une lutte féroce aux catholiques. Évoquer son nom dans le Québec d'avant 1950 semait l'effroi. Il n'en fallait pas plus pour stimuler la curiosité de Trudel. A quand, pourrait-on d'ailleurs demander, un film québécois sur ce personnage plus grand que nature qui vaut bien une banale chanteuse de music-hall?

Le goût de la polémique

Le goût de la polémique a toujours été une constante chez Marcel Trudel. Ses travaux sur les suites de la Conquête de 1760 et sur l'esclavage au Québec (il vient d'ailleurs de publier *Deux siècles d'esclavage au Québec* chez le même éditeur), quoique essentiellement de nature historique, en font foi. Dans cet ouvrage, il remet ça en faisant un retour sur «cette génération (la mienne) élevée dans le racisme». À la barre des accusés, trois hommes: François-Xavier Garneau, M<sup>re</sup> Louis-Adolphe Pâquet et Lionel Groulx. Leur faute: avoir inculqué aux Canadiens français des thèses «qui les pla-



L'historien Marcel Trudel

çaient au-dessus des autres nations», c'est-à-dire vocation spirituelle, société morale et groupe sans mélange.

Trudel, dans ce procès, ne fait pas vraiment preuve de bonne foi. Les trois auteurs qu'il accuse, cela a été mille fois mentionné, se sont en effet adonnés à des discours lyriques au sujet de notre grandeur spirituelle, mais il s'agissait, pour eux, d'offrir un contrepoint à un peuple démoralisé par sa petite politique et économique d'après-Conquête. Trudel peut bien ne pas partager cette thèse mais il tombe dans l'anachronisme quand il crie au racisme à peu près généralisé. C'est lui-même, d'ailleurs, qui raconte que les élèves du collège de Lachine, en 1957, avaient élu la seule Noire de l'institution comme porte-parole, contre l'opinion de la supérieure des Sœurs de Sainte-Anne. Si elles n'avaient été élues que dans le racisme, ces collégiennes, de toute évidence, n'en avaient pas retenu grand-chose!

C'est peut-être quand il se fait sensible que Trudel, dans cet ouvrage, est à son meilleur. Le texte où il traite de la petite bibliothèque de sa famille adoptive, une rareté dans les milieux populaires de l'époque, est franchement émouvant. Quant à celui où il raconte ses laborieux débuts dans la carrière d'historien (Trudel fut un pionnier de la «nouvelle» histoire, friande d'archives, centrée sur la vie quotidienne et plus professionnelle que la «belle histoire» d'antan), il est à la fois drôle et essentiel.

Si l'historien a d'autres fonds de tiroirs de ce type et de cette qualité, qu'il les sorte au plus vite et sans gêne. En vulgarisateur critique émancipé, le vieux maître est magnifique.

louiscornellier@parroinfo.net

MYTHES ET RÉALITÉS  
DANS L'HISTOIRE  
DU QUÉBEC, TOME 2  
Marcel Trudel  
Hurtubise HMH  
Montréal, 2004, 264 pages

## DÉVELOPPEMENT DURABLE

Les enjeux et les défis  
du développement durable  
Connaitre, décider, agir



Sous la direction de  
Louis Guay,  
Laval Doucet,  
Luc Bouthillier  
et Guy Debailleul

« En ce début de 21<sup>e</sup> siècle, un des grands enjeux réside dans la capacité humaine à faire face aux problèmes, souvent combinés, de développement, de justice sociale et de protection de l'environnement. »

ISBN 2-7637-8100-4

382 pages • 40 \$

Sociologie contemporaine dirigée par Daniel Mercure



Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 636-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 636-3305

Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

Tolerance.ca<sup>®</sup>  
Le webzine sur la tolérance  
www.tolerance.ca

Vous propose dans son édition de la rentrée d'hiver 2005 :

## ITINÉRAIRE : LA DIGNITÉ RETROUVÉE

Un reportage sur le journal l'itinéraire de Frédérique David

\*

## «LORSQUE LES NAZIS SONT VENUS CHERCHER LES COMMUNISTES, JE N'AI RIEN DIT, JE N'ÉTAIS PAS COMMUNISTE.»

Un article de Bjarne Melkevik, de l'Université Laval, sur un poème devenu le symbole du combat contre le nazisme et l'indifférence

\*

## ISLAM ET OCCIDENT : DE NOUVELLES GUERRES DE RELIGION ?

Une analyse de Irène Johnson

\*

Également sur Tolerance.ca - www.tolerance.ca

## UN PORTRAIT DE DAN PHILIP, LE PRÉSIDENT DE LA LIGUE DES NOIRS DU QUÉBEC, par Frédéric Denoncourt

ainsi que

Le compte rendu de la rencontre de l'automne dernier avec des écrivains montréalais originaires d'Égypte.

\*

À découvrir sur votre écran.

Tolerance.ca  
www.tolerance.ca

Olivieri  
librairie • bistro

Olivieri  
Au cœur de la littérature

Jeu 20 janvier 2005  
à 19 heures

Entrée libre  
5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 739-3639

## Jacques et ses maîtres

Jacques Ferron a maintes fois affirmé que c'est en écrivant des lettres qu'il s'était formé comme écrivain.



À l'occasion de la parution de *Tenir boutique d'esprit*, correspondance avec Pierre Baillargeon et de «Nous ferons nos comptes plus tard» correspondance avec André Major. LANCTÔT ÉDITEUR

PARTICIPANTS  
ANDRÉ MAJOR  
MARCEL OLSCAMP  
ANIMATEUR  
PIERRE L'HÉRAULT

Organisée par Ginette Michaud et le CRILCO-Université de Montréal

## BLOC-NOTES

## D'un Francis Bacon à l'autre

Le comédien français Denis Lavant m'a donné l'envie de passer plusieurs jours avec Francis Bacon. A cause d'une pièce, *Figure*, présentée à l'Usine C, où il incarne à corps perdu le peintre britannique halluciné.

C'est devenu un cliché de qualifier Denis Lavant, l'ex-interprète fétiche du cinéaste Leos Carax, d'acteur physique. Mais les clichés ont souvent raison et son corps bondissait sur les planches comme une toile de Bacon.

La fréquentation des génies, même morts, vous arrache de vos gonds pour l'aventure en des chemins rocaillieux. Ces quelques jours en compagnie du peintre furent donc agités.

Bacon voulait faire entendre le cri du modèle à travers le tableau. Son pape *Innocent X* adapté de Velazquez, lui donna une bouche hurlante proche de celle de la nourrice du film d'Eisenstein *Le Cuirassé Potemkine*, dont les lunettes cassées témoignaient d'une souffrance stridente. «C'est ce que je cherche encore: peindre un cri qu'on entendrait», disait Bacon.

Il voyait le corps des hommes comme écorché, radiographiait la douleur dans ces visages déformés, bouffis, stupéfaits. La plupart portaient ses propres traits, plus monstrueux que nature. Lui, le meilleur des modèles, parce que plus disponible qu'autrui. C'est du moins ainsi qu'il justifiait son obsession du miroir.

Peut-être Bacon n'en revenait-il tout simplement pas d'être ce buveur, ce viveur, cette ombre noctambule, ce créateur de tous les excès et de tous les savoirs, ce contorsionniste de la peinture. Plutôt qu'un autre.

Privilegé de l'artiste, le langage pictural de Bacon lui survit et m'entraîne sur son grabat, m'attire vers la charogne béante de ses toiles, me colla à son pape époumoné. Et puis, l'art féconde d'autres arts. Comme cette pièce à l'Usine C, mise en scène par Lukas Hemleb, où Lavant devient Bacon, aux émotions ouvertes en blessures, et Valéry Wolf, son modèle muet d'éloquence.

Un choc! Les mots du peintre coulaient comme du sang des lèvres de Lavant, les objets et la chair roulaient, les miroirs entraînaient en anamorphose, les élastiques se transformaient en liens, les loupes déformaient les visages en substances qui relevaient de l'univers de Bacon sans l'expliquer.

Ensuite, je ne sais plus... Des applaudissements, mais aucun spectateur ne s'est mis debout pour l'ovation. Ce même public québécois dressé pour un oui



Odile Tremblay

ou un non, soudain rive à son siège. Un ange passa. Peut-être un diable cornu.

Après avoir vu *Figure*, on était plusieurs affamés de l'univers de Francis Bacon. Pas juste de son œuvre, mais de son âme torturée, de son corps aviné, de sa légende autant que de sa vérité. Samedi dernier, le vent d'hiver nous ramena vers cette même Usine C pour écouter la conférence de l'éditeur et écrivain Michel Archimbault, qui a connu Bacon, bu, parlé avec lui, publié leurs entretiens.

Les textes parfois fulgurants de *Figure* sont tirés de cette série d'entrevues d'Archimbault avec le peintre britannique ainsi que de *Francis Bacon, le ring de la douleur*, de Pierre Charras.

On a parfois de ces attentes... Imaginez environ 125 mordus de Bacon, massés dans la petite salle de conférence de l'Usine C par un beau samedi après-midi. Un silence palpable planait sur l'assistance avant même que l'orateur n'ait ouvert la bouche.

Soudain, malheur! En voulant extirper une feuille de papier du fond de mon sac, ça fit: *crouch*. Encore *crouch*. Le bruit d'une gomme qu'on déballe de son enveloppe. Des *Chut!* de spectateurs scandalisés m'intimèrent le silence. La messe allait débiter, l'officiant nous donner des parcelles de Francis Bacon, hosties consacrées à avaler pieusement.

Allons donc! Cela prit du temps avant d'admettre qu'il y aurait famine en la demeure. C'est à peine si Michel Archimbault nous entretint de Bacon et de la pièce *Figure*. Du compositeur Pierre Boulez, oui, des psychanalyses de Lacan, aussi, du centre Pompidou, également. De digressions en parenthèses, de souvenirs personnels hors sujet en vidéo muette, quelques mots sur Bacon, et voilà!

Notre ventre criait famine. J'ai vu d'autres conférenciers français (certains seulement) s'épivarder dans leurs causeries. Trop

vulgaire, trop convenu sans doute pour ceux-ci d'aborder le thème au programme. Alors ils glissent, s'égarant, nous perdent, s'enlissent. Pas d'aide-mémoire, aucune note. Rien. Une conférence? Si peu.

Peut-être ont-ils l'impression de débarquer aux colonies chez des gens qui ne méritent guère l'effort d'un apprêt. Osons l'hypothèse...

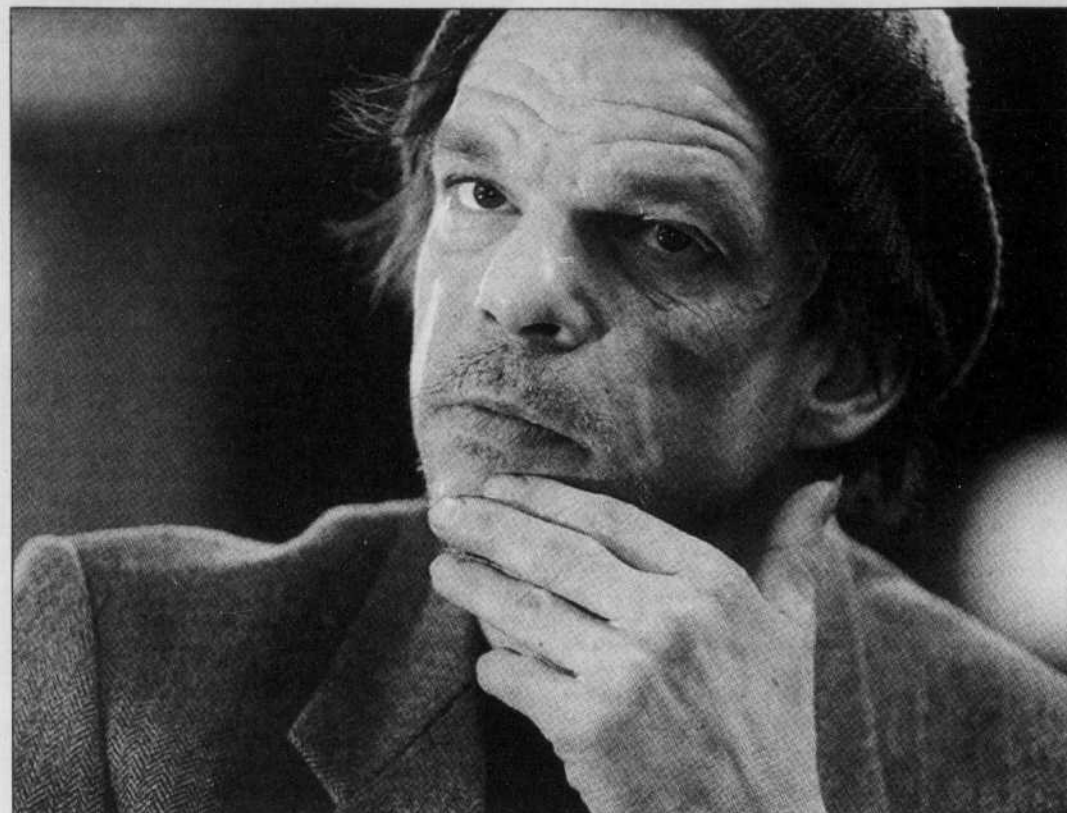
Alors j'ai plongé plus avant dans ses œuvres, sa biographie, cherchant de quel métal était fondu le scalpel de son regard.

Je suis retournée aux récits de la vie de bohème de Bacon, du suicide de son amant, à ses person-

nages couchés sur la toile mais incapables de trouver le sommeil, à ses chimpanzés terrifiés. Je l'ai abandonné à Madrid, où le peintre ivrogne, fumeur impénitent, provocateur né, mourut de sa belle mort à 81 ans après une vie de bâton de chaise et une création en torde-boyaux.

Laissant les experts à leur univers blanc, j'ai gardé en moi le Francis Bacon que j'aimais. Il avait le corps disloqué de Denis Lavant et ses toiles hurlaient comme la femme affolée d'un film muet génial signé Eisenstein.

otremblay@ledevoir.com



NORMAND BLOUIN LE DEVOIR

Le comédien Denis Lavant était sur les planches de l'Usine C cette semaine dans *Figure*, une pièce de Pierre Charras inspirée de l'univers du peintre Francis Bacon.

## VITRINE DU DISQUE

## Tant de belles chansons sous les musiques

## TANT DE BELLES CHOSES

Françoise Hardy  
Virgin (EMI)

Ce nouvel album forcément événementiel, qui paraît quatre ans après *Clair-obscur* — composé à moitié de chansons d'autrui — n'est pourtant pas facile d'accès. Il demande du temps, au contraire du dernier véritable Hardy, *Le Danger* d'il y a huit ans, qui frappait dur et franc (la vie avec l'absent-Dutronc y était le propos quasi thérapeutique). *Tant de belles choses*, malgré son titre invitant, peut rebuter: la facture est très sourde, pour ne pas dire lourde, nimbée de piano électrique et d'ambiances à la Portishead. Mais pour peu qu'on s'y attarde, les mélodies font surface et la voix — ah! la voix de Françoise Hardy — produit son effet bienfaisant. Et l'on se rend compte qu'il y a là-dessus des chansons. Des vraies. Du genre Hardy. Pénétrantes. Candides. A commencer par la chanson-titre: les premières fois, on n'entend pas les mots, et puis on comprend que ça parle de la mort, ou plutôt de ce qui persiste entre les gens malgré la mort, et on en ressort tout chamboulé.

Chaque chanson fait ainsi son chemin. Chacune à son rythme. Il y a des musiques qui allègent ça et là l'atmosphère, la bossa de *A l'ombre de la lune* (chanson de Benjamin Biolay, arrangée par fiston Thomas Dutronc), ou *Grand hôtel*, qui est un peu beaucoup la suite naturelle de *Puisque vous partez en voyage*, la chanson de Mireille et Jean Nohain que Françoise chantait avec son Jacques sur *Clair-obscur*, dans le moule années 40. Une chanson comme *Jardinier bien-aimé* (sur une musique d'Alain Lubrano, collaborateur attiré depuis *Le Danger*) est plus longue à apprivoiser: la mélodie se laisse désirer, puis arrive un refrain qui n'en est pas un, mais on se surprend autour de la huitième écoute à la préférer aux divertissements. Pareil intérêt pour *Soir de gala*, dont la mélodie me fait beaucoup penser à celle d'une chanson de George Harrison (*Someplace Else*): mélodie ambitieuse, toute en escaliers. Les plus difficiles d'approche proviennent du Royaume-Uni: les deux de l'Irlandais Perry Blake, celle de l'Anglais Ben Christophers. On se promène peu dans la gamme, et rien n'est à fredonner: il faut vraiment s'abandonner, cesser de résister au goût qu'on aurait que les chansons aillent quelque part. *Go with the flow*.

Bien sûr, les gens qui aiment Françoise Hardy ne sont pas pressés: cet album comme les autres deviendra éventuellement familier. On sait ça au moins depuis *L'Amitié*: les chansons de Françoise Hardy ne sont pas que de belles choses, mais des proches, des confidentes. Littéralement, des amies.

Sylvain Cormier

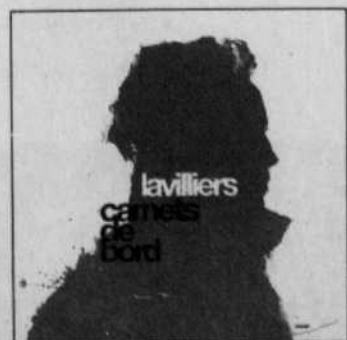


## CARNETS DE BORD

Bernard Lavilliers  
Barclay (Universal)

Pour moi, il y a deux Lavilliers. Le Lavilliers chansonnier, ami de la poésie, celui qui chante Ferré ou s'inspire de Baudelaire, dense, intense et sincère. Il y a aussi le Lavilliers de l'esbroufe, baroudeur de mes deux, l'aventurier de pacotille, celui qui a tout vu et tout vécu, le mythomane à gros biceps qui se prend pour Che Guevara. Le Bob Morane de la chanson à texte. Si on prend le personnage pour ce qu'il est, mélange d'authenticité et de mythomanie, on appréciera ce nouvel album où Lavilliers fait tout ce qu'il peut pour évoquer ses voyages sans tomber dans le cliché touristique. Il n'y parvient pas tout le temps, bien sûr, avec sa manie de l'uppercut rimé qui nous vaut de la «propagande aveugle totalitaire» dans *État des lieux*, et on ne peut s'empêcher de rigoler lorsqu'il nous resserr *La Mort du Che* comme s'il n'avait pas enlevé la fameuse affiche de son mur depuis 1967.

Ce qui est bien, c'est la manière, qui est volontairement légère. Lavilliers chante sans agressivité, sur des musiques plus souvent acoustiques qu'électriques. Le reggae lui va bien, la bossa aussi. Pour peu qu'on se laisse bercer dans ce hamac d'arrangements très finement tissés, l'heure est agréable. Deux titres se distinguent: *Elle chante*, ode à Cesaria Evora, vraie réussite que la pré-



sence de la dame du Cap-Vert elle-même en personne rend très palpable; et *Voyageur*, surtout à cause du rythme, même si c'est le même que dans une chanson de Dire Straits, *Calling Elvis*, et dans *Osez Joséphine* de Bashung. Ça roule et on est entraîné, voilà tout. Avec Lavilliers, il ne faut pas se poser trop de questions.

## GENTLEMEN DE PARIS

GROOVY SOUNDS  
FROM THE 60'S

Artistes divers  
Anthology's (Fusion III)

*Gentlemen de Paris* est une compilation de bides à gogo des années 60, dans la foulée des *Femmes de Paris* et autres *Pop à Paris* fourbies ces dernières années par les tripeux de l'étiquette Anthology's. Compilations que j'aime bien parce que les boîtiers digipak sont vachement *bath*, que les notes de Thierry Deschamps ne disent pas que des bêtises et surtout que j'ai ainsi accès à tout un tas de chansons qui étaient jusqu'ici chassées gardées des collectionneurs de super 45 tours plus chanceux que moi, les salauds.

Cette fois, ce sont les garçons qui s'y collent et c'est forcément moins intéressant, surtout quand on a plutôt le béguin pour France Gall que pour Eric Charden. On y retrouve quelques-uns de ces jeunes gens à la mode que raillait Jacques Lanzmann par la bouche de Dutronc dans *Les Playboys*, ces «petits minets» qui mangeaient «leur ronron au Drugstore» et qui, «tout comme les castors», ne travaillaient «ni avec leurs mains, ni avec leurs pieds... Ces dandys à la gomme avaient pour noms Erick Saint-Laurent, Claude Rigbi, Edouard, Jacques Filh, Les Chabroll's, Les 5 Gentlemen, et ils distillaient du sous-Kinks à la française, avec titres ronflants à rigueur: *Je drague au drug*, *Une fille mais qu'est-ce que c'est?* et

*Dis-nous Dylan...* On notera dans le lot un extrait de la comédie musicale *Anna* de 1967, où le comédien Jean-Claude Brialy s'acquiesçait à Gainsbourg le temps d'un *Boomerang* ridiculement (et délicieusement) hippie.

Ma préférée est la moins sucrée de la compilation: *Contre-élocutions problématiques (sic)* se voulait la réponse des Problèmes, le groupe qui accompagnait Antoine — les Problèmes d'Antoine, saisissez? — aux fameuses *Élocutions* dudit. Ces Problèmes, il faut le préciser, devenant peu de temps après les Charlots, ce qui explique bien des choses. Et pas des meilleures.

S. C.

## BLUES

## HARMONICA BLUES

Compilation  
Étiquette Saga

Le titre complet de cette compilation est le suivant: *Blowing From Memphis To Chicago*. Cela souligné, tout un chacun aura compris qu'on nous propose davantage une anthologie qu'un *best of*. Plus exactement, les producteurs de cet album se sont attachés à retracer les grandes heures de l'instrument du pauvre de ses débuts à Memphis à son atterrissage à Chicago.

Au début, donc, il y eut Will Shade and The Memphis Jug Band. À la fin, de ce périple évidemment, il y a eu Junior Wells. Entre les deux, on a eu les deux Sonny Boy Williamson, James Cotton, Big Walter Horton, Little Walter, Snooky Prior et... Howlin' Wolf! Le résultat est séduisant. Plein de charme et de sève. Mais...

Mais on doit signaler et insister sur un fait qui a son importance. Le caractère archéologique de cette entreprise réalisée dans la Vieille France plaira à ceux et celles qui ont la curiosité de l'antiquité. Les morceaux ont été nettoyés de toute aspérité mais, on le répète, si vous n'êtes pas déjà propriétaire du *Best of Chess Blues*, vous serez mieux servi par celui-ci que par cet album.

Au passage, précisons que l'étiquette Saga a produit toute une série de compacts. Ainsi ont été publiés un Stan Getz avec guitaristes, un Django Reinhardt, un Duke Ellington, un Oscar Peterson, etc. Et ce, à un prix très abordable.

Serge Truffaut



## CLASSIQUE

## CHOPIN

Les 21 Nocturnes. Berceuse.  
Pascal Amoyel (piano). Calliope 2  
CD CAL 9351.2 (distr. SRI).  
Les 21 Nocturnes. Angela Hewitt  
(piano). Hyperion 2 CD CDA  
67371/2 (distr. SRI).

Le pianiste français Pascal Amoyel n'est pas tout à fait inconnu des mélomanes québécois, puisqu'il était l'invité du Festival de Lanaudière 2001 pour un récital violoncelle et piano avec sa conjointe Emmanuelle Bertrand, que nous avons retrouvée sur la scène de l'Amphithéâtre de Joliette en 2004 et qui, dans le présent enregistrement, œuvre en tant que directrice artistique.

Il est évidemment téméraire pour un pianiste peu médiatisé et une étiquette indépendante de se confronter ainsi aux plus grands, et notamment au miraculeux enregistrement de Claudio Arrau pour Philips. Mais la témérité paie, parfois. Chose très rare chez les musiciens, souvent mieux à même de conceptualiser que de réaliser leurs désirs, Pascal Amoyel joint les actes à la parole. Au dos du disque, une citation: «Les Nocturnes paraissent rejoindre le mystère de l'existence en questionnant la solitude ou la finitude de l'Homme. Cet univers représente un espace secret, une confession.» Ce credo peut tenir lieu d'analyse, tant Pascal Amoyel, avec un toucher admirable de matière, domestique le temps et fait exactement passer ce message. Rejoignant Arrau, il nous entraîne, sans le moindre effet, sans le moindre artifice ou exhibitionnisme, au-delà du piano, dans un univers intime. Le sobre et professionnel exercice pianistique d'Angela Hewitt ne tient pas une seconde face à cette incarnation.

Christophe Huss

## SAINT-SAËNS

Les Sonates pour instruments à vent. Gounod: Petite symphonie pour neuf instruments à vent. D'Indy: Danses pour sept instruments à vent. Maurice Bourgue (hautbois), Maurice Allard (basson), Maurice Gabai (clarinette), Annie d'Arco (piano), Ensemble à vent Maurice Bourgue. Calliope «Empreintes» CAL 4819 (distr. SRI).

Le coup de projecteur braqué sur l'éditeur français Calliope grâce au disque de Pascal Amoyel attire notre attention sur la collection «Empreintes», au sein de laquelle Calliope réédite pour la première fois en CD quelques-uns de ses enregistrements les plus originaux et admirables des années 70 (et les plus invendables, hélas, car explorant des répertoires peu connus). On y trouve notamment la première partie de la *Tablatura*

*Nova* de Samuel Scheidt par Bernard Lagacé, qui n'avait en fait jamais été publiée, des pièces pour piano de Louis Durey et ce précieux disque d'œuvres pour instruments à vent, où affleurent une délicate «touche française» et une douce nostalgie.

Avec en dénominateur commun le piano subtil d'Annie d'Arco (écoutez l'accompagnement supérieur intelligent de la *Romance pour piano et cor*), nous découvrons des sonates rares de Camille Saint-Saëns, et notamment une *Sonate pour basson et piano, opus 168*, convaincante de bout en bout. Pour un bonheur encore plus complet, le généreux complément est idéal, avec des *Dances* de Vincent d'Indy et, surtout, une *Petite symphonie pour vents* de Charles Gounod enchanteuse. Ces raretés, enregistrées par le remarquable Georges Kisselhoff et rééditées à prix moyen, feront les délices des mélomanes qui aiment s'écarter des sentiers battus.

C. H.

## ALTERNATIF

HOW TO KILL THE DJ  
(PART TWO)

Optimo

## SO YOUNG BUT SO COLD

Volga Select presents  
(Tigersushi-Statik)

Bien que la France reste l'un des pays les plus atteints par la crise du disque à ce jour, un label indépendant et créatif comme Tigersushi arrive tout de même à se tirer d'affaire. Récemment, on découvrirait au Québec (par l'entremise de Statik distribution) deux des plus intéressantes compilations parues en 2004. Après Ivan Smagghe, c'est au tour des Britanniques d'Optimo de déferler sur les pistes de danse un peu partout en Europe. Ce deuxième volume de la série *How To Kill The DJ* dépasse largement les attentes avec une sélection plutôt audacieuse. Des montréalais Akufen, Chromeo et Crackhaus, en passant par Blondie ou même Gang Of Four, on ne sait trop comment toutes ces pièces arrivent à s'enchaîner sans se perdre. Sur un deuxième album, on découvre les morceaux fétiches de l'étiquette parisienne dont des extraits d'Arthur Russell, Sun City Girls, de même que les énigmatiques Monks.

Beaucoup moins disparate, *So Young But So Cold* dresse un court bilan de la scène française électronique des années 1980. Cette fois, Ivan Smagghe et Marc Collin dénichent des merveilles comme l'étonnante *Disco Rough* de Mathématiques modernes, avec ses sonorités futuristes, ou encore l'inimitable *Lighthouse* de Tim Blake. Quoi de mieux pour véritablement démarquer 2005?

David Cantin